



HAL
open science

Les viviers

Martine Keller, Jean-Jacques Schwien, Marie-Dominique Waton,
Jean-Philippe Meyer

► **To cite this version:**

Martine Keller, Jean-Jacques Schwien, Marie-Dominique Waton, Jean-Philippe Meyer. Les viviers. Fouilles récentes en Alsace. Tome 3. " Strasbourg, 10 ans d'archéologie urbaine -de la caserne Barbade aux fouilles du Tram- ", pp.119-124, 1995. halshs-00009543

HAL Id: halshs-00009543

<https://shs.hal.science/halshs-00009543>

Submitted on 9 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fouilles récentes en Alsace, Tome 3.
« Strasbourg, 10 ans d'archéologie urbaine
-de la Caserne Barbade aux fouilles du Tram- »
1995
Les Musées de la ville de Strasbourg

Coordination : Jean-Jacques SCHWIEN
Martine KELLER
Jean-Philippe MEYER
Marie-Dominique WATON

Trois fouilles récentes ont mis au jour des structures qui ont été interprétées comme faisant partie d'un vivier conventuel, les Bâteliers, la DRIRAVEsplenade et l'ENA. Ce type de découverte étant pour le moment exceptionnel (220) il a semblé judicieux de faire un rapide point sur la question.

Histoire et iconographie

On appelle vivier ou étang une réserve d'eau artificielle où l'on élève du poisson. Très prisés dans l'antiquité (sur le pourtour méditerranéen principalement), les viviers ne se développent réellement au nord des Alpes qu'à partir du 11^e siècle, en liaison semble-t-il avec les grands mouvements de défrichements, pour atteindre leur apogée au 15^e siècle (221). Leur rôle au cours de cette période a été de fournir régulièrement et abondamment un appoint alimentaire (en protéines) conforme aux prescriptions canoniques d'abstinence (222). Partie intégrante du domaine seigneurial (laïque et ecclésiastique), au même titre par exemple que le colombier ou le moulin, les viviers ont aussi été source de profits tant par la vente (ou l'exploitation) du poisson que des blés et foins cultivés au cours des périodes de mises à sec (223) et même que de la chasse du gibier d'eau.

Les abbayes, en tant que seigneurs d'une part mais aussi en raison de leur volonté de vivre en autarcie, semblent généralement avoir eu au moins un vivier sur leur domaine proche (224) et plus exactement, si l'on en croit l'iconographie, dans les jardins clôturés accolés aux bâtiments. Ainsi, si le plan de Saint-Gall n'en mentionne pas, celui de l'abbaye de Canterbury en 1160 indique une piscina dans un angle du domaine, d'ailleurs associée au réseau de conduites d'eau alimentant fontaines et bâtiments (225). De même, les abbayes de Clairvaux et de Cluny, mais pour le 18^e siècle, disposaient de "grands viviers dans les jardins" (226). Les exemples connus pour l'Alsace vont dans le même sens. Pour Murbach, le vivier est situé au 13^e-14^e siècle au lieu-dit Weyermatt (en dehors de l'enceinte) à Buhl (227) les Augustins de Marbach ont eux deux pièces d'eau rectangulaires à l'intérieur de l'enclos (228) sur le plan d'Altorf au 18^e siècle, apparaît un Fisch-teich rectangulaire dans l'enceinte monastique (229); toujours au 18^e siècle, les cisterciens de Pairis, enfin, avaient, trois étangs (Weyer) dans l'enceinte dont l'un servait aussi de réservoir d'alimentation au moulin et à la scierie (230). Nous disposons aussi d'exemples pour Strasbourg, la commanderie Saint-Jean au 17^e siècle dont nous parlerons plus loin et la Chratreuse (hors les murs) qui possédait avant sa suppression en 1591 "un nouvel étang dans le jardin du haut et un autre au pied de la colline" (231).

Les exemples strasbourgeois

Place des Bâteliers. C'est la structure la plus complète, avec deux éléments distincts, le bassin et les conduits d'amenée et d'évacuation d'eau. Le bassin - un quadrilatère de 20 x 10 m dont deux cotés seuls sont préservés - était constitué de 3 rangs globale-

(223) Sept à huit mois tous les 3 ans, selon C. DE GISLAIN, op. cit., 1983, 24. La situation décrite par l'auteur concerne avant tout les étangs ruraux : les viviers conventuels urbains, qui plus est de l'époque moderne, du type de ceux découverts dans nos fouilles n'ont peut-être pas été mis en culture.

(224) Certaines abbayes semblent avoir géré un nombre impressionnant de viviers mais répartis sur un domaine plus vaste : ainsi, celle de Waldsassen en Palatinat comptait 159 viviers au 16^e siècle : MOULIN Leo, 1972 *La vie quotidienne des religieux au Moyen Age, 10^e-15^e siècle*, Paris, pp. 84-85.

(225) BRAUNFELS Wolfgang, 1969, *Abendländische Klosterbaukunst*, Köln, pl. 33.

(226) Pour Clairvaux, BRAUNFELS, op. cit., 1969, pl. 21-22 et pour Cluny, VIOLLET LE DUC M., 1868-1874, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du 11^e au 16^e siècle*, Paris, 10 vol. (vol. 9 non paru) 1873, pp. 258-260 (article "Architecture monastique").

(227) WILL Robert, HIMLY François-Jacques, 1954, *Les édifices religieux en Alsace à l'époque pré-romane (Ve - 10^e siècle)*, dans *Revue Archéologique*, 93, p. 66.

(228) HERZOG E., 1928, *Marbach, l'abbaye, le pre-ventorium, les environs*, Colmar, p. 55, 57.

(229) SIEFFERT A., 1950 *Altorf. Geschichte von Abtei und Dorf*, p. 47.

(230) PASSMANN A., 1956-1968 *Die Kartause von Strassburg*, dans *Anzeiger* 23, p. 103-123, 33, pp. 109-

(220) L'Annuaire des opérations de terrain en milieu urbain, publié annuellement par le Centre d'Archéologie Urbaine de Tours ne fait état que de 3 fouilles de viviers (hors Strasbourg) depuis 1996, deux pour l'antiquité à Feurs (Rhône-Alpes) (1986) et à Saint-Romain-en-Gal (1991), un pour l'époque moderne à Bourges (1992). Le catalogue d'exposition *Stadtluft, Hirsebrei und Bettelmönch. Die Stadt um 1300*, Zürich-Stuttgart, 1992 qui fait le point sur les fouilles urbaines relatives au milieu du Moyen Age de tout le sud-ouest de l'Allemagne ne cite par ailleurs aucune découverte de ce genre.

(221) GISLAIN G. DE, 1984 *Le rôle des étangs dans l'alimentation médiévale, in : Manger et boire au Moyen Age*, Actes du colloque de Nice (15-17 octobre 1982), Les Belles Lettres, pp. 89-101. Cet article reprend partiellement une thèse consacrée aux "étangs, garennes et colombiers" du centre de la France dont les Dombes et la Sologne (Paris, 1977).

(222) Pour l'Alsace, les poissons les plus couramment pêchés étaient les carpes, saumons, anguilles, lamproies, truites, brochets, écrevisses : GERARD Charles, 1862 *L'ancienne Alsace à table. Etude historique et archéologique sur l'alimentation, les mœurs et les usages populaires de l'ancienne province d'Alsace*, Paris, 362p. (2^e édition : 1877; reprint : 1971).



ment parallèles de pieux retenant des planches posées de chant, distantes de 20 à 50 cm. Les pieux, de 1,20 m de long et de section carrée (10-20 cm), étaient espacés irrégulièrement, en moyenne tous les 50 cm à 1 m. Les deux rangs intérieurs de planches (A et B) se composaient de madriers de 6 à 8 m de long, 30 cm de haut et 8 cm d'épaisseur. Dans un cas, il y avait trois planches superposées (rang A) et dans l'autre, fondé moins profondément, deux (rang B) : il est probable, en raison de la pente générale de la berge, qu'il n'y en ait pas eu d'autres. Le rang le plus extérieur (C) ne comportait qu'un niveau de planches, d'ailleurs plus fines (3 cm) et correspondant au niveau supérieur des autres rangs. L'espace entre les planches était comblé avec de l'argile organique, du mortier et du gravier mélangés. Le tout était immergé dans la nappe phréatique, seuls la tête des pieux et les planches du dessus étant hors eau. Dans l'angle le mieux conservé, les rangs de planches intérieures (A et B) étaient plus écartés, formant un espace de 70 cm de côté environ avec une dizaine de pieux disposés sans ordre apparent.

Le niveau d'origine du creusement, bien visible en stratigraphie, était situé 2,50 à 3 m au-dessus de la tête des pieux. La pente de la berge elle-même était assez raide, de l'ordre de 50 à 60°; elle se poursuivait en pente plus douce sous le niveau de l'eau, formant au total un profil en auge très évasé : selon les mesures prises à la tarière, le gravier a été surcreusé au centre de 2 m environ. Le remplissage sous la nappe était une argile sableuse fine gris-bleu très homogène, résultant visiblement de la décantation au fond d'une eau stagnante : l'analyse des coquillages de mollusques piégés dans cette vase (*Unio*, limnées) indique effectivement la présence d'une eau claire et calme (232). Le reste du remplissage de la structure, caractérisé par d'épaisses couches de briques, tuiles et mortier, correspond au comblement volontaire et visiblement très rapide du vivier. L'analyse dendrochronologique des pieux (Archéolabs) indique deux périodes de travaux : un creusement entre 1471 et 1474 et une réfection importante entre 1527 et 1535 (233). Le comblement est daté de la première moitié du 17^e siècle au plus tard par des indices convergents : un pot à lait en pâte blanche et vernis jaune du 17^e siècle découvert juste sur le toit de la vase, une monnaie de 1570 dans les couches de démolition et la construction de l'Hôtel de Bade en 1666 à cet emplacement.

Des deux conduits, seule l'amenée d'eau depuis le fossé de l'enceinte urbaine (en fait le Rheingiessen) était presque complète. Long de 18 m, ce canal voûté en briques aboutissait à l'un des angles du vivier : la forme concrète du contact, détruite par des fondations du 19^e siècle, n'est pas connue. Du côté de l'enceinte, il se terminait en une sorte de sifflot, la voute plongeant vers le sol (234). Il semble avoir été conçu pour qu'on puisse y circuler et donc le curer : profond de 2 m, il avait un profil trapézoïdal plus large en haut (90 cm) qu'en bas (60 cm). Les parois étaient fondées sur des planches (pourries) posées sur le gravier naturel : il est difficile de dire si le sol du conduit était aussi planchéié. Une épaisse couche de décantation (60 cm d'argile, de sable et de gravier gris) en formait le fond : selon l'analyse des coquillages, elle a été déposée dans un milieu constamment en eau. Le canal d'évacuation, presque entièrement détruit par les fondations du 19^e siècle déjà citées, était sans doute constitué d'une structure voûtée en briques identique : il devait mesurer 20 m de long environ entre l'angle opposé à l'arrivée et le mur d'enceinte.

(231) Plan inédit, Archives départementales du Haut-Rhin, Grands Documents, n° 20

(231) "der neuen Weyer im oberen Garten" et "der Weyer am berg" cités par Passmann, 1967-68, p. 137 et plan 1956, p. 120

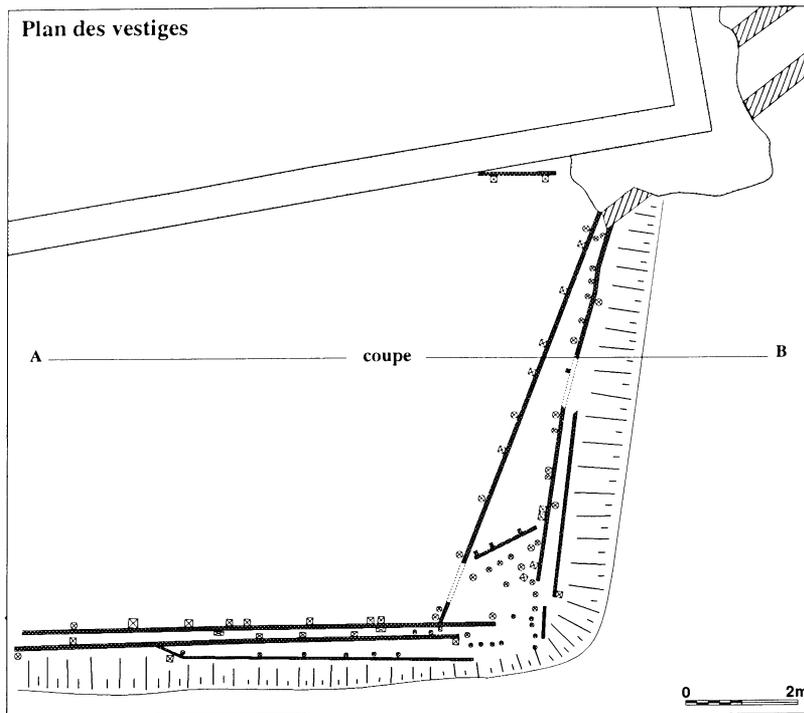
(232) L'analyse malacologique a été effectuée par Nicole Limondin

(233) Il s'agit en effet d'une réfection et non d'une modification de la structure, les pieux du 16^e siècle étant "dispersés" sur l'ensemble des trois rangs (A, B, C)

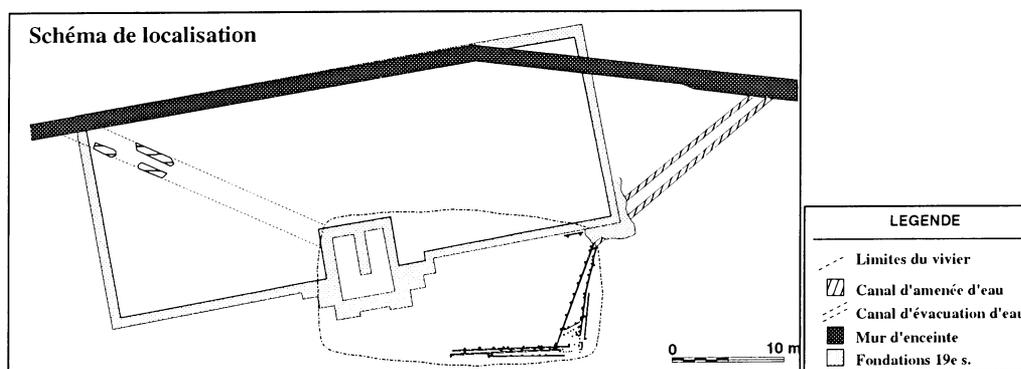
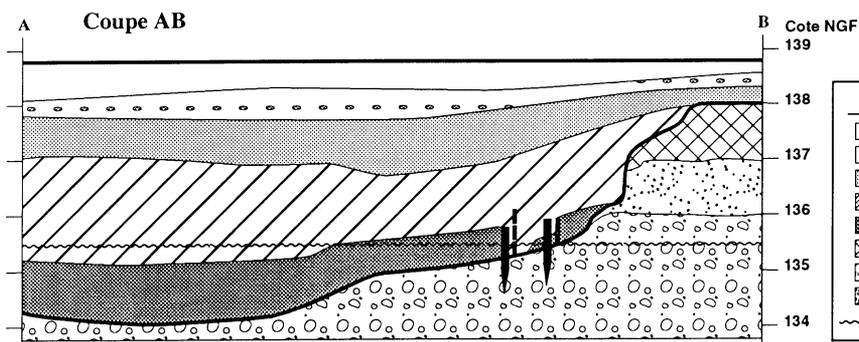
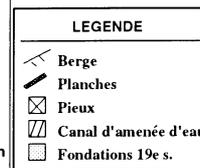
(234) La forme complète de l'ouverture n'a pas pu être observée du côté extérieur de l'enceinte, malheureusement hors du site

◀ ◀
Musée d'Art Moderne : l'entrée de la conduite d'eau alimentant le vivier a été bouchée sur l'enceinte médiévale (Photo M.D. Watton).

◀
Place des Bâteliers : détail des planches et pieux formant la bordure du vivier (Photo J.J. Schwien).



STRASBOURG
Place des Bâteliers
Vivier 1475-1535



◀ Place des Bateliers : plan et coupe du vivier de 1475-1535 (Relevé J.J. Schwien).

Il n'est pas simple d'interpréter cette structure en l'absence de références archéologiques comparatives. La fonction de vivier est suggérée par sa forme (un ensemble clos), la présence d'une masse d'eau libre potentielle (creusement dans le gravier naturel et la nappe), l'existence de canaux d'alimentation et d'évacuation. Le fonctionnement concret nous échappe cependant. Les rangs de pieux et planches pourraient soit avoir servi de simple maintien des berges soit formé l'assise d'un plancher horizontal (pourri) permettant la circulation (et la pêche) au niveau de l'eau : cette dernière hypothèse est confortée par la "plate-forme" angulaire qui n'a de sens qu'en tant qu'aire de travail ou de circulation (235). L'éventuel escalier d'accès n'a cependant pas laissé de traces. Le volume d'eau est lui aussi problématique. Le fond du vivier a peut-être été curé régulièrement, la couche de vase observée n'étant que la dernière avant comblement; il a aussi pu s'ensaver lentement obligeant finalement à l'abandonner (235 bis) Par ailleurs, il faudrait aussi comprendre quel volume d'eau supplémentaire était apporté par le canal en briques et pourquoi il s'est finalement ensavé.

(235 bis) Cette hypothèse provient directement de notre expérience de fouilles puisqu'il nous a été impossible de rabattre la nappe avec une pompe à essence et creuser dans cette boue : le creusement initial dans un gravier propre et dans une nappe rabattue au moyen d'une vis d'Archimède comme cela se pratiquait à l'époque, tout en étant difficile n'était toutefois pas insurmontable

Cette hypothèse de vivier acceptée, le statut social du constructeur n'est pas donné d'emblée. Si l'on s'oriente plutôt vers le couvent des Pénitentes de Sainte-Madeleine, c'est d'abord en raison de la concordance des dates : cet établissement fondé en 1225 hors les murs avait été démoli sur ordre de la ville en 1475 et transféré à l'emplacement de l'actuelle église paroissiale du même nom. Mais c'est aussi en raison de la topographie de ses propriétés : le premier plan parcellaire en 1765 localise le jardin du couvent entre le chœur de l'église et l'Hôtel de Bade. Tout se passe donc comme si le couvent qui s'installe à la fin du 15^e siècle avait creusé un vivier au fond de son jardin, ainsi que c'est la coutume dans les établissements conventuels, avant de s'en défaire d'une manière ou d'une autre au profit de la famille Küffer, les premiers propriétaires de l'Hôtel de 1666 (236).

L'ENA. La documentation historique est ici bien plus riche que pour le site précédent. Le couvent des Johannites, qui avait remplacé celui de la Trinité en 1371, est démoli en 1633 sur ordre de la ville : nous disposons de ce fait d'un inventaire détaillé des lieux en vue d'une indemnisation (237). Dans le grand jardin à l'extrémité de l'enclos monastique, les Johannites avaient aménagé un grand et un petit viviers entourés de murs et d'un quai (landfeste) en 1397; le canal d'amenée d'eau dérivé du fossé de l'enceinte urbaine (de 1374) et se jetant dans l'Ill a été construit (ou seulement voûté?) en 1461 et réparé en 1516 (238). Le texte précise bien que ces viviers servaient à l'élevage de poissons : la légende du plan d'arpentage levé à cette occasion parle cependant de "viviers ou lavoirs" (239). Les fouilles archéologiques n'ont pas retrouvé trace des viviers eux-mêmes si ce n'est un élément de mur fondé sur pieux, complétés par des palplanches. Le canal d'amenée d'eau voûté, par contre, était en grande partie conservé avec ses réaménagements : les murs en briques, fondés sur un radier de bois daté de 1475, avaient une première assise en blocs de grès à bossage; deux sas ont été localisés dans ce canal dont un daté par dendrochronologie vers 1623; l'ouverture, enfin, pratiquée dans le mur d'enceinte présentait un fond de planches datées de 1602.

La DRIRA/Esplanade. Les fouilles y ont dégagé une structure maçonnée à angle droit accolée à la contrescarpe du fossé de l'enceinte médiévale à Renaissance. Les deux murs, épais de 1,50m et hauts de 1,60m, mesuraient respectivement 9m de long au moins

(235) Les analyses dendrochronologiques excluant une modification - plus exactement une réduction - du vivier

(236) Cf l'histoire du couvent rédigée par L. Pflieger dans SPEICH Eugen (dir.), *St. Magdalena in Strassburg. Geschichte des Klosters und der Pfarrei*, Strasbourg, 1937, 313p. Nulle part il n'est cependant question de vivier

(237) Texte et contexte - avec l'iconographie correspondante - analysés ROTT Jean, 1989 La commanderie Saint-Jean-en l'He-Verte à Strasbourg et ses trésors artistiques avant 1633, dans CAAAH, XXXII, pp. 239-256

(238) Article "Weyer" de l'inventaire des biens (ROTT, op. cit., p. 246)

(239) "teych oder weschen", ibid., pp. 252-253

et 4, 40 m de large. L'une des parois était constituée de deux assises de blocs de grès grossièrement assemblés; elles étaient posées à même le gravier naturel au niveau de la nappe phréatique et étaient marquées chacune par un ressaut de 10cm. L'autre paroi (extérieure) avait l'aspect d'un blocage de fragments de briques et de grès comme si le parement lui-même avait été démonté. Ces murs avaient été entièrement construits avec des matériaux de récupération provenant de l'enceinte médiévale (un bloc à bossage avec marque de grande croix à cupules au moins) ou des édifices religieux détruits après la Réforme dont sans doute le couvent de Saint-Nicolas-aux-Ondes tout proche (dalles funéraires gothiques et Renaissance). Sans qu'on puisse l'affirmer entièrement, cet ensemble pourrait correspondre à un vivier (ou un lavoir) appartenant au couvent des Capucins, fondé en 1685 et détruit en 1791. Le père Archangelus von Altorf, dans son étude du couvent, signale un étang (Teich) en bordure du canal du Rhin. Sur le plan Blondel de 1765, en effet, figure une structure (14 x 6 m) (240) visiblement en eau à l'extrémité de leur jardin et alimenté par le canal du Rhin.

(240) La longueur de la structure fouillée est incomplète; la largeur par contre, si l'on ajoute aux 4,10 m du "Vivier" l'épaisseur de la contrescarpe, l'on atteint les 6 m du plan Blondel. ARCHELANGELO VON ALTORF P., Die Kapuziner in Strassburg 1681-1792, dans Anzeiger, 2, 1927, pp. 241-310.